



Les recherches-actions collaboratives (RAC), une révolution de la connaissance¹ : approche historique et conceptuelle

par Philippe LYET

Communication lors du Séminaire Recherche

« Les recherches-actions collaboratives : Quels enjeux, quelles perspectives pour les institutions et les chercheurs ? », 21 mars 2016, Faculté de théologie protestante de Paris

L'enjeu de cette courte intervention est de proposer quelques points de repères historiques et conceptuels pour nous permettre de situer et de comprendre ces pratiques de la recherche que l'on nomme ici recherches-actions collaboratives (RAC) et qui associent des chercheurs ayant le statut de scientifiques et d'autres acteurs « en recherche » concernés par les questions soulevées et mises au travail.

Il faut tout d'abord dire quelque chose de cette expression de recherches-actions collaboratives finalement choisie parmi d'autres possibles. « Il ne s'agit pas d'un label, d'un projet scientifique, mais plutôt d'une appellation totalement non contrôlée, expression valise pour embarquer avec nous des acteurs d'expériences différenciées qui cherchent à comprendre et/ou à agir, en développant des pratiques collaboratives singulières qui se cherchent et qui ont besoin de s'éprouver et de s'évaluer » (p. 12).

Premier point qui caractérise ces pratiques de la recherche, malgré leur hétérogénéité : elles s'intéressent à des phénomènes qui sont en rapport avec les pratiques d'acteurs sociaux, ce qui pose donc la question de la construction de connaissances en rapport ou en lien avec des actions dans la société.

Les RAC s'inscrivent entre deux finalités : la construction d'action et la construction de connaissances, en tentant de prendre en compte plus ou moins l'une et l'autre, selon des formes et des logiques plurielles, que plusieurs auteurs du livre ont catégorisé de manières diverses.

Certaines formes visent de manière prioritaire voire exclusive la construction d'action. Dans ce cas, la construction de connaissance est mise au service de cette finalité. D'autres formes se centrent au contraire sur la construction de connaissances, la construction d'action est alors mobilisée pour fournir des éléments. Entre les deux, des formes multiples hybrident les deux finalités.

En tentant d'articuler connaissance et action selon des finalités et des formes diverses, les RAC constituent, à un double titre, une « révolution de la connaissance ». Deux auteurs sont ici utiles pour penser cette « révolution » : John Dewey² et Gérard Mendel³. Leurs apports permettent de

¹ A propos du livre du collectif Les Chercheurs ignorants (coord.), *Les recherches-actions collaboratives, Une révolution de la connaissance*, Presses de l'EHESP, 2015, 279 pages.

² John Dewey, *Reconstruction en philosophie*, Folio Essais, Gallimard, [1920] 2014, 269 pages.

comprendre qu'il y a « révolution » dans le double sens que cumule ce mot : tout d'abord, celui de rupture avec la logique et les pratiques majoritaires, normales voire normatives, d'une société, comme on a parlé de révolution copernicienne pour nommer la rupture que la science moderne a opérée avec la compréhension religieuse du monde. Ici, on pointe le fait que les RAC rompent avec le modèle dominant dans les recherches académiques.

Mais il y a aussi révolution au sens de retour à un état initial de société, ou à une problématique initiale. Ici, révolution a le sens de la révolution de la terre autour du soleil. Ce qui est pointé, c'est le fait que ces pratiques reposent la question qui semblait avoir été tranchée avec l'invention de la philosophie dans le monde grec : celle des différentes formes de savoirs : savoirs discursifs et savoirs dans l'action.

Au regard de cette approche historique, les RAC présentent une problématique en poupées gigognes : plusieurs histoires s'emboîtent et semblent revivre, à des moments historiques différents, la même question, sans doute insoluble, de la compréhension des réalités humaines. Je vous propose d'en distinguer trois grandes époques significatives au regard de la question qui nous rassemble, chaque époque se subdivisant elle-même en deux temps.⁴

Troisième et dernière époque : la révolution contemporaine de la connaissance

L'entrée des promoteurs de cette réflexion actuelle sur les RAC dans cette question des articulations entre connaissances et actions permet d'identifier un niveau contemporain à ce débat. C'est le dernier et sixième temps de cette histoire.

Si des chercheurs contemporains s'engagent dans cette aventure, c'est qu'ils font l'expérience qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans la manière académique dominante de construire la science, pour comprendre les pratiques d'acteurs qui construisent la réalité. Les approches mono voire infradisciplinaires offrent une approche réductrice de la réalité et ne rendent pas compte de la dynamique de l'action et de la réalité ; et la discussion avec des acteurs sociaux ouvre sur des compréhensions renouvelées et ces collaborateurs se révèlent des connaisseurs fins, quoi qu'ayant eux aussi leurs limites, des réalités dans lesquelles ils sont engagés.

Ces chercheurs contemporains, en essayant de fonder l'épistémologie de leur pratique, découvrent qu'il y a finalement peu de temps, certains de leurs prédécesseurs ont réouvert cette voie dans les années 70 et 80. C'est la deuxième poupée gigogne, le cinquième temps de cette histoire qui se découvre en remontant le temps. Mais ces chercheurs ont été ignorés, oubliés, voire marginalisés, plus ou moins selon les secteurs : moins en agronomie, plus en sociologie ou en psychologie (Pensons à Lourou, Ardoino, Mendel, Darré, etc.). Les articles de Gilles Monceau ou Bruno

³ Gérard (Mendel, *L'acte est une aventure*, Paris, La Découverte, 1998, 570 pages

⁴ Il va de soi que ce découpage est une construction, celle-ci vise à donner sens aux logiques qui structurent la problématique des RAC. C'est la raison pour laquelle je commence par la période contemporaine et que je procède ensuite à un flash back pour rendre compte du processus sociétal.

Bourassa dans le livre sur les RAC témoignent de cette histoire et en proposent une analyse.

Dewey et Mendel permettent de comprendre que ces histoires récentes ne sont que les avatars de débats qui ont fondé notre civilisation et notre société.

Première époque : les fondations symboliques de la civilisation indo-européenne et l'invention de la philosophie

Premier temps de cette très longue histoire, la plus petite et la plus au centre de nos poupées gigognes : il y a 5 à 6000 ans, un choix de civilisation confie le soin de produire le sens d'une société aux prêtres. La réalité est pensée dans une séparation entre sacré et profane, selon une dichotomie qui construit le schéma binaire et manichéen qui caractérise notre civilisation (bien/mal, vrai/faux, etc.).

Ce qui est alors privilégié en termes de construction de sens, c'est un sens idéal et éternel, révélateur de l'ordre invisible du monde qui détermine les réalités visibles, imparfaites et corrompibles. Ceux qui agissent dans le monde ont un statut tout juste supérieur à celui des esclaves, leur savoir est illégitime, du fait de leur place dans la société mais aussi parce que leur savoir porte sur des questions banales et concrètes dans lesquelles ils sont immergés, sans pouvoir s'en abstraire comme les prêtres par le rituel qui permet d'accéder à la réalité ultime.

Quelques milliers d'années plus tard, le monde grec est le lieu d'un débat sur la légitimité et la pertinence des savoirs théoriques, promus par la philosophie naissante ; et des savoirs pratiques, ces savoirs rusés des acteurs sociaux correspondant à la catégorie grecque de « métis ». C'est le deuxième temps de cette première époque. Pour Platon, la métis n'est pas un savoir parce qu'elle s'exprime difficilement par le discours et la méthode logique et parce qu'elle porte sur des phénomènes incertains et instables. Avec Platon, la finalité du savoir est la maîtrise intellectuelle de la réalité. Il n'y a donc pas de savoir pertinent dans l'action car « l'acte est une aventure » (Mendel) inanticipable et inmaîtrisable.

L'histoire se déroule, la philosophie moderne se développe en se centrant sur la compréhension de l'être, de l'essence de choses, et pas des phénomènes concrets. Et naissent les sciences humaines, entre autres la sociologie. C'est la deuxième époque que je retiens pour rendre compte du processus.

Premier temps de cette deuxième époque : la naissance des sciences humaines. En France, Emile Durkheim est l'héritier de ce long choix de civilisation dont Platon a été un des principaux acteurs. Pour le fondateur de la sociologie française, les acteurs sociaux sont dupes de leurs prénotions, de leur sens commun qui sont « comme un voile qui s'interpose entre les choses et nous et qui nous les masque ». Le scientifique a alors pour mission de lever le voile comme le prêtre avait pour mission de transmettre la révélation aux profanes.

Peu de temps après, deuxième temps de cette deuxième époque qui prépare la dernière époque

contemporaine, les philosophes pragmatistes comme Dewey ou les philosophes phénoménologiques proposent de rompre avec la philosophie idéaliste. Le savoir doit s'intéresser à la réalité, aux phénomènes. Et c'est au public de conduire l'enquête, selon l'expression de Dewey, car la réalité se découvre en agissant. Lewin, quant à lui, développe ce qu'il appelle des recherches-actions.

Dans cette deuxième époque, deux dynamiques contradictoires se développent : l'une qui prolonge le choix platonicien de délégitimation des savoirs dans l'action en le transposant aux sciences humaines, l'autre qui, au contraire, les légitime.

Les RAC tentent, chacune à leur manière, de se situer dans le prolongement de la problématique paradoxale de l'aventure de la connaissance relative à l'action. Elles se manifestent dans des courants et des réseaux divers qui revendiquent des finalités et des logiques hétérogènes et prennent des formes diverses en associant différemment des scientifiques et d'autres acteurs sociaux. Diverses appellations sont utilisées. Entre finalités de changement de la réalité et finalité de compréhension de la réalité, des logiques intermédiaires multiples sont repérables.

Les compromis, les accords, les ajustements voire les rapports de force qui caractérisent « l'instrumentalisation réciproque » des chercheurs et des acteurs sociaux (Herreros) donnent lieu à des jeux d'acteurs pour construire une société commune et qui correspondent au processus de la transaction sociale théorisé par les sociologues belges Jean Remy et Liliane Voyé. Chaque RAC est ainsi une société locale, une transaction singulière, une prise de risque incertaine. Différentes grilles de lecture sont construites dans le livre pour les catégoriser.

Je les présenterai par ordre d'apparition dans le livre : celles de Gilles Monceau, Bruno Bourrassa, Yves Bonny et, enfin, Anne Gillet et Christine Audoux.

Les deux premiers auteurs, tous les deux inscrits dans le champ des sciences de l'éducation, s'intéressent plus particulièrement aux recherches-actions. Gilles Monceau propose de distinguer trois pôles de la recherche-action : l'ingénierie, la réflexivité et la production scientifique. L'ingénierie est une « démarche experte de traitement des problèmes sociaux/transformation/changement ». « La visée est celle d'une transformation de la réalité. L'association des acteurs concernés est d'autant plus indispensable que ceux-ci sont considérés comme détenant une partie de la solution » (Les chercheurs ignorants, 2015, p. 27).

La réflexivité « collective » « [vise] prioritairement l'analyse sans préjuger des transformations qui pourraient éventuellement en résulter » (ibid. p. 27). Pour certains auteurs, « la mise en réflexivité génère alors un effet de formation » (ibid. p. 28).

Quant à la production scientifique, Gilles Monceau nous dit que cela peut sembler aller de soi. Pourtant, il observe que « cette dimension scientifique de la recherche-action se heurte à une double résistance : celle du terrain et celle de la cité scientifique » (ibid. p. 28)

Bruno Bourassa distingue quant à lui les recherches-actions techniques, les recherches-actions pratiques et les recherches-actions critiques. Les premières « s'attachent à la création et l'application de nouveaux dispositifs, de nouveaux programmes ou de nouvelles stratégies d'intervention. Ces recherches sont davantage centrées sur la résolution de problèmes » (ibid. p. 32). Pour Bourassa, les pratiques des années 40, celles par exemple de Lewin, souvent repérées comme fondatrices, correspondent à ce type.

« Les recherches-actions pratiques s'intéressent plutôt à la compréhension et à la transformation des pratiques. [...] En règle générale, on mise sur la réflexivité en groupe, mais aussi sur l'acquisition de nouveaux savoirs dans l'action » (ibid. p. 33).

« Les recherches-actions critiques/émancipatrices ont pour principales ambitions le développement de la pensée critique [...], afin de déceler et de clarifier les enjeux complexes souvent rattachés aux rapports de pouvoir » (ibid. p. 33).

Les derniers auteurs, Yves Bonny, d'une part, et Anne Gillet et Christine Audoux, d'autre part, sont sociologues. Ils vont plus interroger les dimensions partenariales ou participatives des RAC.

Yves Bonny propose quatre catégories : la recherche collaborative, la recherche-action collaborative, la recherche-intervention et la recherche-action coopérative. Pour lui, la recherche collaborative « [s'inscrit] de façon centrale sous l'égide du référentiel scientifique et [met] au premier plan de la dynamique collective la production de connaissances objectives par les chercheurs professionnels » (ibid. p. 38). « Les praticiens sont appréhendés comme n'étant ni intéressés, ni compétents pour faire de la recherche. [...] Mais] s'ils ne sont pas considérés comme des co-chercheurs et si les attributions identitaires sont tranchées, les praticiens collaborent cependant au processus de recherche, mais sur des modes différenciés selon les étapes de celui-ci » (ibid. p. 38).

Au contraire, dans les recherches-actions collaboratives, les praticiens « sont très directement impliqués. Ce type de recherche se développe tout particulièrement à propos des pratiques professionnelles ou militantes d'une catégorie spécifique d'acteurs, autour du métier, de la professionnalité, des modes d'engagement [...] » (ibid. p. 39).

Dans les recherches-interventions, « l'accent est placé sur la contribution des chercheurs professionnels à l'analyse et à la transformation d'un système d'action constitué d'une multiplicité hétérogène d'acteurs. [...] Les chercheurs [y] occupent formellement une position d'intervenants » (ibid. p. 40).

Enfin, dans la recherche-action coopérative, « l'ensemble des acteurs impliqués sont considérés comme co-chercheurs et co-sujets. Elle vise à constituer un acteur-chercheur hybride, dépassant les catégories de praticien et de chercheur, sans pour autant confondre les identités, les rôles et les

contributions. [...] Il s'agit de reconnaître les capacités de théorisation et de réflexivité critique de chacun et de les solliciter dans le processus de mise en recherche, sans catégorisations cloisonnées *a priori* » (ibid. p. 41).

Enfin, dernière catégorisation, celle d'Anne Gillet et de Christine Audoux qui distinguent les recherches participatives, les recherches collaboratives et les recherches-actions. Elles interrogent entre autres le moment de la collaboration dans le processus de recherche et la finalité de la recherche.

Pour elles, « la recherche-action est issue d'une longue tradition [...] liée à une perspective de changement social dans les pas des travaux de Dewey et de Lewin » (ibid. p. 46). « La genèse de son apparition comme ses multiples formes de conduite, ne disent rien *a priori* du moment où le praticien est associé à la recherche » (ibid. p. 45)

« La recherche collaborative offre quant à elle aux acteurs un tout autre rôle puisqu'elle a l'ambition de les associer à toutes les étapes de la recherche et d'en faire un partenaire "symétrisé" [selon l'expression de Darré] avec le chercheur » (ibid. p. 45) « Un certain nombre de recherches collaboratives peuvent [...] ne pas allier dans leur finalité visée épistémique et visée praxéologique » (ibid. p. 46).

Enfin, « les recherches participatives [...] font intervenir les acteurs à un moment précis du dispositif expérimental qu'est la collecte de données. » (ibid. p. 45). « Elles ont un visée cognitive de premier rang » (ibid. p. 46).

Cette courte approche historique et conceptuelle faisait partie d'une première partie que nous avons choisi d'intituler *Pour en finir avec les définitions*. Notre objectif était « d'offrir des clés de cadrage et d'analyse [...] non pas [...] pour clore le débat avec des définitions définitives mais au contraire pour l'ouvrir et en proposer des axes d'approfondissement » (ibid. p. 14).

Le livre sur les RAC propose ainsi différentes catégorisations qui se recoupent partiellement mais qui procèdent de choix différents d'analyse. La juxtaposition de ces typologies permet de se rendre compte que les RAC ne se réduisent pas à une lecture monolithique.

Cette courte présentation montre, me semble-t-il, la diversité de ce champ d'expérimentations et le fait que s'y développe une complexification de la réflexion sur la construction de connaissances en lien avec l'action, démentant les discours parfois condescendants tenus dans les sciences humaines. et sociales sur les recherches-actions.